

dernières comédies-ballets de Molière tendent vers un spectacle total englobant parole, danse et musique, mais aussi farce burlesque, *commedia dell'arte* et ballet de cour. Dans son étude sur la représentation du corps dans *Le Malade imaginaire*, B. Höfer explore les infractions aux règles du théâtre classique dans la dramaturgie moliéresque. M. Chihaiia analyse le champ sémantique des entrées « représenter » et « représentation » dans le *Dictionnaire universel* de Furetière. M. Brunel nous fait découvrir un nouvel aspect de la dramaturgie moliéresque. A. Surgers explore les aménagements matériels de la mise en scène au théâtre du Marais.

Le dernier ensemble de contributions est centré sur différents aspects de la théâtralité dans les genres non-dramatiques : études de C. Mc Call Probes à propos des images de la femme dans les sonnets *franc-comtois* de Chassignet et les représentations emblématiques de Pierre de Loysi ; de J. Rohou se demandant pourquoi le XVII^e siècle est tellement marqué par le culte du paraître dans tous les domaines de la vie culturelle ; de D. Scholl focalisant son regard sur la religion, les cérémonies religieuses et la prédication à l'Âge classique ; de J.-L. Robin mettant en lumière la théâtralisation de la conceptualité scientifique dans les écrits destinés à la vulgarisation de la science copernicienne et galiléo-cartésienne à l'âge prémoderne.

L'ensemble de ces articles montre un XVII^e siècle riche en manifestations artistiques qui dépassent de loin les formes sévères du classicisme. Le concept de représentation ouvre la perspective sur un siècle qui révèle, dans bien des domaines de la vie culturelle, son goût pour l'art du spectacle.

Denis, Delphine (dir.) :
Lire « L'Astrée ».
 Paris : P.U.P.S., 2008. 385 pp.

Compte rendu par : Alain Niderst
 (Université de Rouen)

Un livre clair, élégant, d'une typographie impeccable, enrichi de reproductions de gravures et de tapisseries – nous sommes immédiatement attirés, je n'ose pas dire séduits, par cet ouvrage, que des exégètes d'origine fort différente ont concouru à forger.

L'Astrée, comme le fait remarquer Delphine Denis (p. 8), est l'un de ces livres que tout le monde cite et que personne ne lit. On est naturellement induits à prêter du charme au roman, mais on se donne fort rarement la peine de le feuilleter, même dans les éditions de morceaux choisis, qui devraient le rendre plus accessible...

Honoré d'Urfé, au temps de la Ligue et au temps d'Henri IV, a été, comme l'était l'aristocratie de l'époque, fondamentalement cosmopolite, nourri de culture antique certes, mais aussi espagnole et italienne, appartenant ainsi à une république de l'esprit, qui transcende les singularités des États et des traditions.

Il est frappant de retrouver ce même cosmopolitisme parmi les critiques qui le commentent aujourd'hui. Des Italiens, des Espagnols, des professeurs d'Europe et des États-Unis, se sont retrouvés.

Ainsi ont-ils été amenés à privilégier les « héritages » d'Honoré d'Urfé héritages transalpins ou ibériques d'abord. Mais il ne s'agit pas seulement de sources romanesques. Nicolas de Cues a sa place comme Pétrarque et Torquato Tasso. Des « réécritures » existent « dans et de *L'Astrée* ». Nous en venons ensuite à quelques thèmes essentiels, les miroirs, les livres et le savoir. Cela nous encourage à nous interroger sur la philosophie de l'œuvre « roman néo-platonicien ou roman du néo-platonisme », à le situer en face des « mystères antiques », à tenter de définir sa signification politique. On a beaucoup illustré *L'Astrée* et cela a donné au XVII^e et au XVIII^e siècles de fort belles œuvres. La musique et les jeux ont leur place dans le roman. Les auteurs des contes de fées se sont souvenus de *l'Astrée*. On peut aller jusqu'à Valéry Larbaud, à Michel Tournier, et même à Eric Rohmer.

L'ouvrage, apparemment bigarré, est d'une remarquable cohérence. Il nous amène finalement à méditer sur un roman, qui est tout autre chose qu'une œuvre littéraire nourrie de traditions antiques et modernes, qui est plus exactement un fait culturel, on pourrait dire comme l'incarnation de la culture, à la fin des guerres de Religion, alors que l'humanisme renaissant est loin d'être oublié, mais coloré d'aspirations nouvelles et de charmes ignorés auparavant.

Cahiers Tristan L'Hermite, XXX, 2008.

Tristan L'Hermite et le théâtre de son temps.

Mortemart : Olivier Rougerie, 2008. 88 pp.

Compte rendu par : Alain Niderst
(Université de Rouen)

Dans ce numéro des *Cahiers Tristan L'Hermite* se trouvent les actes de la journée d'étude du samedi 26 janvier 2008, consacrée à *Tristan l'Hermite et le théâtre de son temps*.

Certaines des communications ici présentées portent sur des points qu'on n'étudie jamais – ou fort rarement. Aidé de son admirable connaissance de l'édition dans la première moitié du XVII^e siècle, Alain Riffaud discerne trois périodes dans les relations de Tristan et des imprimeurs de son temps : le poète